

ESSAI Jean-Luc Coatalem reprend le dossier Gauguin de zéro. Et en authentique romancier-voyageur, il nous guide dans cette vie qui a pris le large. **PAR CLAUDE ARNAUD**

L'homme au cœur cassé

Les vies les plus spectaculaires ressemblent aux grands rôles du répertoire : on peut les récrire indéfiniment, qu'il s'agisse de Rimbaud ou de Nietzsche, comme chaque génération d'acteurs tend à se mesurer au fantôme de Hamlet ou à l'effroi de Phèdre. Gauguin appartient à ce noyau de destinées : une vie haute en couleur, un acharnement magnifique et cette quête d'ailleurs qui précipita sa dimension romanesque. Le sert même le léger dédain intellectuel dont il pâtit encore, pour s'être acquis depuis une trop large popularité : il préserve l'odeur de soufre qui entourait cet aventurier rapace qui, s'il ne fut pas un intellectuel, pensa tout de son art.

En authentique romancier-voyageur sachant à merveille sonder les rêves de grand large, Jean-Luc Coatalem a repris le dossier Gauguin de zéro. Breton élevé à Tahiti, il a refait les trajets de « l'Inca » – surnom dû à une enfance dorée au Pérou, où sa grand-mère, la féministe Flora Tristan, était allée épouser un descendant de conquistador mâtiné d'Indien. En partant de Paris où, bourgeois habitué à investir dans l'art, Gauguin décide, devant la faillite des banques qui l'emploient, de plonger à 35 ans dans le miroir d'eau menant à la création. Délaissant sa femme, Mette, qui s'agrira avec leurs quatre enfants au Danemark, il rejoint à Pont-Aven puis au Pouldu un groupe de rapins qui se méfient de ce transfuge, « toujours à braconner sur les terres d'autrui », au dire de Pissarro. Une vie misérable commence, avec son cortège de dettes, de pièces mal chauffées, de bagarres sous absinthe et de blessures cautérisées à coups de piqûres de morphine. Une débâcle ponctuée de faux départs et sauvée par l'obstination artistique d'une personnalité plus acharnée encore que le sort.

Une seule fois Gauguin conjugua ses deux talents : quand il fallut mettre aux enchères les tableaux rapportés de Bretagne et de ses deux expéditions au Panama et en Martinique. Il tira bon prix de cette « atroce peinture » que vilipendait Mette, avant de l'écouler pour son propre compte. De quoi fuir à Tahiti, « paradis » déjà peint en rose par les romans de Loti, loin de la civilisation blanche. Un départ si souvent annoncé qu'on le soupçonnait déjà de jouer au matamore. Le début de la fin pour cet homme entier et difficile, qui n'avait pas même pu supporter un Van Gogh prêt à le vénérer, jusqu'à lui sacrifier son oreille, malgré les rentes versées par son frère Théo...

Papeete va l'horrorifier : c'était « la sale Europe » en pire, avec ses coloniaux en redingote et barbiche. Il croyait découvrir une vie archaïque, des



Jean-Luc Coatalem ■

initiés hédonistes adorant la Vénus maori ; il trouva des *native* apathiques et déjà acculturés. Vivre à l'indigène ne lui amènera que dysenterie et misère ; sculpter « à la maori » ne lui rapportera que le mépris des premiers touristes. Il lui faudra partir plus loin, rencontrer la capiteuse Teha'amana, parfaire son naufrage au fin fond des Marquises pour trouver le cadre idéal à son art. Ce païen pulsionnel s'y fait construire sa « maison du jour », non loin des sites tabous où errent encore les âmes des enfants sacrifiés. Près de vahinés dociles ou perverses, dont la sensualité va nourrir la splendeur de rêves captés en plein sommeil. « Des nus de l'Age d'or, somptueux et indifférents », dit justement Coatalem.

Ce dernier fait mieux que ressusciter ce voyage initiatique ; il intègre Gauguin, cet homme cassé de l'intérieur, à une série de romans riche en aventuriers égarés sous les tropiques. « Peintre » lui-même – ses ciels capricieux sont d'un pinceau fulgurant –, il trouve dans Gauguin, ce « confrère », le vrai héros de cette saga qui pousse encore tant de Blancs à vouloir restaurer, en imagination, les civilisations que leurs ancêtres ont laminées... Une vie dure, belle et poignante, jumelle de celle de Rimbaud, parti faire fortune en Abyssinie pour oublier ses trois années de génie ■

« Je suis dans les mers du Sud. Sur les traces de Paul Gauguin », de Jean-Luc Coatalem (Grasset, 320 pages, 19,30 €).

L'auteur

Né à Paris en 1959. Origines bretonnes. Enfance en Polynésie et à Madagascar, mais aussi en France, au gré des affectations d'un père officier. Journaliste, nouvelliste et romancier, il s'est, en quinze ans, imposé comme l'un de nos meilleurs écrivains-voyageurs, grand amateur de tropiques plus ou moins tristes et de passé colonial revisité. On lui doit « Capitaine », « Affaires indigènes », « Triste sire », « Villa Zaouche », « Mission au Paraguay », « Les beaux horizons », « Le fils du fakir », « Suite indochinoise », « Zone tropicale ».